

Toussaint

Irons-nous tous au ciel ?

Publié le 31/10/2019 Journal La Vie n° 3870 Interview Laurence Desjoyaux



© VERONIKA TUMOVA/VOZIMAGE

Moine bénédictin de l'abbaye de Ligugé (Vienne), François Cassingena-Trévedy est spécialiste de liturgie, grand connaisseur des Pères de l'Église, mais aussi artiste et poète. Il nous livre son regard sur le ciel.

Dès leur plus jeune âge, on parle du ciel aux enfants comme le théâtre d'histoires fantastiques mais aussi comme d'un ailleurs mystérieux où se trouvent ceux qui sont morts. Pourquoi le ciel a-t-il une telle importance ?

Le ciel et la terre sont des données fondamentales de l'anthropologie religieuse et le christianisme n'en a pas le monopole. Le ciel est sur notre tête, la terre sous nos pieds. Toute notre vie se passe et se pense en cet espace. Le ciel dit sa dimension verticale, son élan bienheureux, son aspiration sans mesure à la lumière. « *L'homme est une plante céleste* », disait Platon. Pour les Anciens, l'homme se définit comme « *un animal qui se tient debout, les yeux levés vers le ciel* », et c'est là sa dignité. Ciel et terre, haut et bas sont d'abord des catégories symboliques de notre expérience spirituelle.

Mais le ciel physique existe bien !

Évidemment ! Et comme il est beau ! Et comme il nous fait rêver ! Et comme nous avons besoin de lui ! Merveilles des levers et des couchers de soleil, des aurores et des orages, des averses d'étoiles dans le firmament. Les nuages, en particulier (le bleu trop absolu serait ennuyeux, n'est-ce pas ?), sont des objets de contemplation infinie. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont tant inspiré les peintres. Je pense à ces mots de Charles Baudelaire dans « L'étranger », tiré des *Petits poèmes en prose* (1869) : « - Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ? - J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages ! »

Le ciel de notre foi n'est pas ailleurs, mais à l'intérieur, il n'est pas après, mais maintenant.

Quel est le ciel auquel croient les chrétiens ?

Ce n'est pas un lieu géographique ni physique, contrairement à ce qu'imaginent avec maladresse trop de croyants. « *Pourquoi restez-vous là à regarder le ciel* », disent les anges de l'Ascension. Il nous faut simplifier, dépouiller notre regard : le ciel de notre foi n'est pas ailleurs, mais à l'intérieur, il n'est pas après, mais maintenant. Jésus l'explique à ses disciples : « *Le Royaume de Dieu ne vient pas avec (des signes) à observer ; et on ne dira pas : "Il est ici !" ou : "Il est là !" car voici que le royaume de Dieu est au-dedans de vous* » (Luc 17, 21).

Que disons-nous, alors, quand nous répétons cette prière que Jésus lui-même a enseignée : « Notre Père, qui es aux cieux... » ?

Les premiers hommes qui sont allés dans l'espace en sont revenus triomphants en disant qu'ils n'avaient pas trouvé Dieu. On prête cette phrase à l'astronaute russe Youri Gagarine : « *J'ai volé dans l'espace, mais je n'ai pas vu Dieu.* » La belle affaire ! Quelle naïveté ! Ce que nous signifions dans le Notre Père, c'est que, au fond, le Père même est le ciel, tout notre ciel. Pour le dire encore autrement, le ciel, c'est l'intimité de Dieu lui-même. Dieu ne flotte pas dans le ciel : il le remplit. Quand Jésus monte au ciel, il monte au Père, et la seule ascension qui nous est proposée à sa suite est bien une ascension vers « *son Père et notre Père* ».

Nous venons d'un amour premier et nous allons vers un amour ultime.

Où va-t-on après la mort ?

J'ose dire que l'après ne m'intéresse pas. Je m'explique : je crois que l'on confond trop souvent le posthume et l'eschatologique, autrement dit la suite chronologique des choses et la finalité ultime des choses. Il n'y a pas d'après : on entre dans une autre dimension. Le ciel, ce n'est pas une espèce de retraite que l'on préparerait en cumulant des points sur la terre. Ce n'est pas non plus un lieu d'évasion comme on irait à l'étranger. Ni un strapontin devant le bon Dieu ! Nous venons d'un amour premier et nous allons vers un amour ultime. Nous « *entrons dans la Vie* », comme disait la petite Thérèse. Nous suivons la même trajectoire que le Christ qui est en vérité notre unique « *moyen de transport* » depuis le Père et vers le Père.



Paysage avec l'échelle de Jacob, de Johann Köning (1615). © AKG IMAGES

Justement, comment comprendre le geste de Dieu qui se fait homme en Jésus ? Est-ce le ciel qui descend sur la Terre ?

Oui, mais ce n'est pas le ciel qui nous tombe sur la tête. Ce n'est pas un geste de condescendance dédaigneuse. Jésus-Christ est « *descendu du ciel* », mais il monte aussi de la terre. Il est de la terre et du ciel, du Père et de chez nous. Le ciel germe de la terre, et chacun de nous est responsable de le faire germer ici-bas dans son propre jardin. En Jésus-Christ qui « monte au ciel », c'est toute l'humanité qui s'élève au sommet de sa vocation divine. Comme il faudrait nous laisser aspirer par ce mouvement de l'homme qui monte au plus haut de Dieu ! Ce que dit le mot « ciel », c'est essentiellement une aspiration inouïe.

En Jésus-Christ qui « monte au ciel », c'est toute l'humanité qui s'élève au sommet de sa vocation divine.

L'une des images développée dans l'Évangile est celle du ciel comme un festin de noces. Que comprendre de cette allégorie ?

Elle nous rejoint dans nos aspirations profondes ! Que désire l'homme au fond de lui-même ? Être aimé, être heureux, faire la fête ! Le ciel, c'est cette fête, l'expérience d'un banquet où nous nous retrouvons en communion avec Dieu et avec ceux qu'il aime. On peut dire que le ciel c'est « être avec le Christ » et avec les autres, entrer dans la vie relationnelle de Dieu-Trinité, et entrer dans la société de Dieu, dans l'amicale de Dieu qui est l'humanité enfin ramassée en son coeur. Encore une fois le ciel n'est pas ailleurs, mais au-dedans. C'est-à-dire en Dieu qui vient faire en nous sa demeure.

Vous dites que le ciel n'est pas après, mais maintenant. Qu'entendez-vous par là ?

On fait l'expérience du ciel dès aujourd'hui dans l'amour, dans l'amitié, dans tout travail éclairant des mains, de l'intelligence et du cœur. Dès qu'une oeuvre d'art ou d'amour nous conduit sur le seuil d'une grande émotion, c'est une fenêtre qui s'ouvre sur le ciel. Je pense au récit du baptême du Christ où il est dit que « *les cieux s'ouvrirent* » pour lui (Matthieu 3, 16). Je crois que pour chacun de nous, il y a des moments où le ciel s'ouvre. Mais ce n'est pas un grand ciel triomphaliste au-dessus de nos têtes. Comme dans ce poème de Paul Verlaine qui, depuis sa cellule, n'en aperçoit qu'un coin : « *Le ciel est, par-dessus le toit, / Si bleu, si calme* » ! On l'entrevoit à travers des fissures, des déchirures. Peut-être est-ce surtout entre nos ruines et à travers nos larmes que nous voyons le ciel.

Je crois que pour chacun de nous, il y a des moments où le ciel s'ouvre.

Le ciel ne veut donc pas dire l'absence de souffrance ?

Comment peut-on chercher le Royaume sans rencontrer la souffrance en chemin ? Le ciel ne se mérite pas, sans doute, mais il ne se découvre qu'à travers le mystère pascal. Les marchands de bonheur artificiel (il y en a beaucoup aujourd'hui) nous mentent : la souffrance entre dans le tissu quotidien de notre vie et il nous faut confectionner de la joie avec. Le ciel implique un dépouillement : on n'y rentre que nu. C'est ce que veut dire l'image évangélique de la « porte étroite ».

Quelle est, selon vous, la spécificité chrétienne du ciel ?

Peut-être est-ce son aspect « social », au sens théologique du terme. La description qui est faite dans l'Apocalypse de Jean est évocatrice : « *Je vis une foule immense que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue* » (7, 9). Pas de ciel pour qui veut rester seul. Le ciel nouveau que nous espérons est une humanité riant aux larmes sous le soleil de Dieu. Mais dès à présent, partout où il se fait plus de communion, le ciel est en travail. « *À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres* », dit Jésus (Jean 13, 35). Et cela se décline en choses très concrètes : « *J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif, et vous m'avez donné à boire* », etc. (Matthieu 25, 35). Tous ceux qui travaillent à plus de vérité, à plus de beauté, à plus d'amitié, sont dans l'obscur ici-bas des artisans du ciel.

Un enfer avec des diables fourchus n'est pas plus convaincant qu'un ciel avec des angelots.

Qu'est-ce que l'enfer ?

Bernanos disait tout simplement : « *L'enfer, c'est de ne plus aimer.* » Là aussi, chacun en fait l'expérience dès maintenant dans les déserts de l'amour : celui qu'il ne reçoit pas, comme celui qu'il refuse de donner. L'enfer, c'est l'envers de l'amour. Un enfer avec des diables fourchus n'est pas plus convaincant qu'un ciel avec des angelots. La Shoah suffit, les

horreurs de l'histoire et de l'actualité suffisent : l'enfer, réel, historique, est de notre entière responsabilité. Quelle monstruosité ce serait de forger un enfer supplémentaire et, pis encore, de nous arroger le droit d'en nommer les ressortissants ! Mais la possibilité d'un refus lucide et définitif à l'amour de Dieu reste bel et bien un mystère. Notons, en tout cas, que l'Église n'a jamais rempli officiellement l'enfer : elle canonise, certes, mais elle n'« infernise » jamais.

On a parfois le sentiment que notre société a perdu le désir du ciel...

C'est vrai que le ciel sublime, vertigineux, est désespérément absent de notre monde médiatiquement conditionné. La dimension transcendante - le ciel - fait une peur bleue à nos contemporains, car il représente l'inconnu, « l'immâtrisable ». Mais ce n'est là sans doute qu'une façade, car dès que l'on prend l'homme par son humanité profonde, par l'étincelle qui l'habite, il y a un ciel qui bourgeonne. Ceci dit, il y a aujourd'hui beaucoup d'assassins du ciel. Je pense à toute la culture contemporaine de la laideur et de la violence, à toute une laïcité intolérante et allergique au mystère, et aussi, à l'intérieur de l'institution ecclésiale, aux drames de la pédophilie. Mais ne perdons pas espoir : au fond de chaque homme il y a un ciel enterré qui attend que des artisans de lumière lui rendent son aurore.